

## LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

## La fille de Roosevelt

Par Kader Bakou

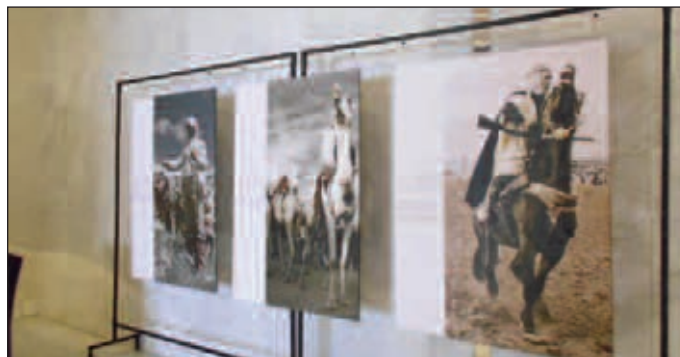
Il vient de visiter le musée du Bardo et a vu le sarcophage en verre de la reine Tinhinan. Maintenant, il est debout près du portail. Il hésite sur la direction à prendre. A droite, c'est la très fréquentée rue Didouche-Mourad. A gauche, vers les hauteurs d'Alger, c'est la rue Franklin-Roosevelt, beaucoup moins fréquentée. L'homme, qui a plutôt envie de flâner, décide de prendre le chemin qui monte. Il arrive au grand virage avant le musée des Antiquités. «Les plus belles femmes sont toujours de l'autre côté de la rue», se dit-il en voyant une jeune fille en tenue de sport assise sur une chaise en ciment, de l'autre côté de la chaussée. Près d'elle, joue tranquillement un gros chien. La jeune fille est en train de distribuer de la nourriture aux chats errants du coin. Les chats «sauvages» semblent faire une confiance totale au «molosse». Ils passent même entre ses pattes et sous son ventre. L'homme continue son chemin. Une semaine plus tard, les circonstances ont fait qu'il passe par le même chemin. Une jeune fille en jeans et casquette se promène sur le trottoir d'en face. Elle tient en laisse un gros clébard. «C'est peut-être la fille de la semaine dernière», pensa-t-il. Elle s'approche de la placette. Deux chats l'ont vue, elle et son chien. Ils viennent en courant leur souhaiter la bienvenue. D'autres petits félins arrivent. La jeune fille, sous la protection du «molosse», distribue de la nourriture pour tous.

La belle fille au grand cœur, le gros gentil toutou et les petits minets sont toujours de l'autre côté de la rue.

K. B.  
bakoukader@yahoo.fr

**Le jardin d'hiver de l'hôtel El-Aurassi a accueilli samedi une exposition de photographies à l'occasion de la présentation du beau livre Fantasia, une mémoire, un art de Leila Boutamine Ould Ali, édité par la Fédération équestre algérienne (FEA).**

Le cheval et le cavalier algérien ont redoublé de splendeur sous l'objectif de Leila Boutamine Ould Ali qui a passé trois années à suivre les différentes «wa'ada» et grands rendez-vous de fantasia sur tout le territoire. Ayant lieu généralement au printemps et en automne, ces spectacles grandioses constituent une tradition séculaire qui a de tout temps séduit photographes et chercheurs dont beaucoup d'orientalistes durant la période coloniale. Et c'est précisément ce regard avide d'exotisme que Leila Boutamine met un point d'honneur à bannir de son travail puisqu'il s'agit ici d'un dialogue avec l'histoire, l'esthétisme et la dimension spirituelle de l'art de la fantasia. Ces trois axes forment une recherche évolutive qui a atteint, avec ce beau livre, un degré assez appréciable pour en faire un ouvrage de référence. L'auteure fait ainsi le pari de réunir



un propos quasi-anthropologique et un discours transcendant où se rencontrent donc les deux aspects indissociables de ce patrimoine vivant. Son ambition consiste en «la relance d'une réflexion active sur les limites de la perception des arts et sur un systématique recours au référent spatial et temporel, et ce, en bousculant les schémas de pensée usuels qui catégorisent dans l'archaïque certaines images générées par des performances inhérentes aux arts traditionnels».

Or, la fantasia a souvent fait les frais d'une vision étriquée la réduisant à sa simple dimension folklorique et c'est donc en dehors de ces balises que Leila Boutamine Ould Ali veut aborder la richesse et la pluralité symbolique de cet art.

Photographe mais aussi auteure des textes et documentations sillonnant le passé et le présent de la fantasia, elle offre un panorama saisissant de cet univers à la fois complexe et accessible au grand public de par la grande valeur artis-

tique de son iconographie. Sans trop d'effets esthétisants, les photos sont là pour rendre dans sa réalité brute la beauté de cette rencontre passionnelle entre l'homme et le cheval. Tandis que l'objectif fixe des moments de félicité, de fougue cavalière ou d'apesanteur toute spirituelle, le texte vient décortiquer l'image dans un langage à la fois poétique et explicatif. Tout y est soigneusement abordé : de l'accoutrement du cavalier au harnachement du cheval, en passant par les mouvements, les différentes phases de la cavalcade et les différentes influences berbère, arabo-musulmane, andalouse et turque. La sémantique de l'ensemble oscille alors entre des notions parfois paradoxales, entre esprit conquérant et béatitude mystique ; virilité extrême et douceur

Photos : DR

incommensurable ; désir de domestiquer la nature et envie de fondre en elle. A la fois modeste et aiguë, le regard de Leila Boutamine scrute ces fabuleuses chorégraphies avec le seul but d'en révéler ce qui, jusqu'à présent, se confinait dans le secret et la pudeur des gardiens de la tradition. Son livre comporte d'ailleurs des interviews avec trois personnalités majeures de l'art équestre algérien dont El Hadj Abed Daoud de Tiaret et Seghir Bahlouli, vice-président de la Fédération équestre, ainsi que le colonel Mohamed Boumehdjou de la Garde républicaine. L'ouvrage tient surtout à souligner la particularité de la fantasia algérienne et nord-africaine qui, malgré de nombreuses accointances avec la sphère arabe, garde jalousement des caractéristiques intrinsèques venues du fond des âges berbères. *Fantasia, une mémoire, un art*, édité par la Fédération équestre sur ses propres fonds et quelques contributions de sponsors privés, sera prochainement distribué dans les librairies. Le prix de vente avoisnera les 12 000 DA, ce qui est loin d'être excessif surtout quand on sait que les bénéfices iront à la FEA, un organisme vivant essentiellement sur de maigres subventions étatiques.

Sara H.

## CONCERT

## Kobi enflamme la salle Ibn Khaldoun

La soirée a été un grand moment de chaâbi. Malgré l'entrée payante, ce lieu de spectacle était archicomble. Les jeunes formaient la majorité, ce qui fut une agréable surprise pour les observateurs présents. Abderrahmane Kobi est venu à la chanson chaâbi par atavisme d'une famille de mélomanes.

Malicieusement, il déclare qu'il est né à Azzefoun, comme *aâzzi-foune* (les musiciens). Dans les années 1970, il se fait connaître, propulsé au sommet sous la férule d'Abdelkrim Dali.

Malgré le poids des ans, la voix fatiguée et un orchestre tâtonnant, le maestro a réussi à créer grâce à son métier et son habileté une symbiose totale entre les spectateurs et les artistes présents sur l'estrade. Les jeunes ne tiennent plus sur leurs sièges. *El Achia* finit par les faire descendre dans l'arène pour exécuter des pas de danse frénétiques accompagnés de youyou stridents et d'applaudissements nourris qui font trembler les murs aux couleurs sobres comme pour exprimer leur admiration. Le sommet du délire est atteint lorsque le chanteur s'incline devant la mémoire des chouyoukh : «Allah yarham Guerouabi, El-Anka,

El-Ankiss, Abdelkrim Dali, Sid-Ahmed serri.» Ce n'est plus un spectacle mais une véritable fête familiale qui nous réconcilie avec la simplicité des années 1970 où la culture était florissante avec le théâtre, la littérature, le Festival panafricain, la cinémathèque avec des films cultes comme ceux de Claude Chabrol ou de Jean-Luc Godard.

L'artiste montre son oreille et fait des gestes contrariés comme pour inciter son orchestre à tenir la cadence. Un intervenant balaie du revers de la main l'aspect technique. «Ce qui compte, c'est l'ivresse», assure-t-il.

Un autre spectateur intervient : «Je pensais me retrouver avec des vieux. Je suis agréablement surpris de constater la présence de nombreux jeunes. Ça rappelle ces fêtes simples où le mot chaleur revêtait tout son sens, contrairement à ceux d'aujourd'hui, insipides malgré les frais engagés. Le visage de la capitale commence à changer avec des commerces ouverts et des bus qui circulent jusque tard dans la nuit. Les décideurs de la culture devraient mettre à profit cette embellie pour nous proposer plus de spectacles.»

Medjdoub A.

TADYANT-IW (MON HISTOIRE), LE NOUVEL ALBUM CHAÂBI DE HAMID MATOUB

## Des rythmes et inspirations chaâbi sur mode acoustique

Sortir un album chaâbi qui sort des sentiers battus des chansons «fast-food» qui polluent la scène artistique kabyle et le faire marcher est un challenge qu'espère réussir Hamid Matoub, un jeune auteur compositeur dont la carrière ne date pourtant pas d'hier, car entamée il y a trente-deux ans, dans le sillage de son illustre parent, Matoub Lounès.

Issu d'une famille artistique, Hamid Matoub commence dans la chanson dès l'âge de quinze ans en se produisant dans les fêtes, influencé par les grands maîtres du chaâbi algérois, vu qu'il a vécu une bonne partie de son enfance à Djnanne El-Mabrouk, à Alger. Il était aussi encouragé par Matoub Lounès qui fut son cousin et qui l'aidera à lancer son premier album en 1983. Sous la menace terroriste et la pression de la décennie noire, il quitte l'Algérie en 1995 et s'installe en France, comme beaucoup d'autres chanteurs de l'époque. Toujours fidèle à ses choix artistiques, son parcours est plutôt honorable avec des participations à de nombreuses représentations artistiques sur la scène nationale et internationale : France, Allemagne, Angleterre, Canada (Montréal) et Etats-

Unis (San Francisco). Comme beaucoup d'artistes, Hamid Matoub a souffert du phénomène du plagiat. Ce qui l'obligea, la mort dans l'âme, à interrompre sa carrière durant cinq années. Le temps qu'il lui a fallu pour la préparation de son nouvel opus intitulé *Tadyant-iw* (Mon histoire).

Neuf titres dans lesquels il retrace son parcours et se dévoile et où il aborde beaucoup de thèmes comme l'amour et ses caprices (l'amour impossible, notre histoire), la famille (ma sœur), une chanson où il aborde le veuvage des femmes, problème qu'il retrace à travers le chemin douloureux qu'a emprunté sa propre sœur depuis la maladie jusqu'à la mort de son mari, des épreuves dures que beaucoup de femmes subissent.

Dans *Le destin*, le chanteur dit son engagement pour les causes féminines... Des thèmes de société à travers lesquels l'auteur de *Tadyant-iw* exprime une sorte d'engagement.

Des expériences et un vécu véhiculés par le choix du titre donné à son album qui comporte d'autres titres. *La malédiction* ou *Daawessou imawlan*, une expression populaire intraduisible qui fait référence à une croyance répan-

due dans la société algérienne en vertu de laquelle l'échec ou la réussite de quelqu'un dans la vie est conditionné par le degré de son obéissance aux parents.

*Mon village* et *Le chemin du retour*, deux chansons qui sont un regard nostalgique et un hommage rendu au village qui l'a vu grandir. La quête du savoir, c'est la recommandation que fait un père à ses enfants dans la chanson *Lumière de savoir*. Un hommage poignant à Matoub Lounès dans la chanson *Le symbole* où il évoque la question identitaire, la déculturation, la fragilité du combat pour l'identité ces dernières années. Il parle aussi des jeunes à la recherche des valeurs perdues et des repères inexistantes.

Dans cette chanson, il pleure Matoub mais aussi les victimes du Printemps noir de Kabylie. Un appel à l'union, à la fraternité, et à la prise de conscience, c'est le but de la chanson.

Des messages nobles qu'il tente de faire passer à la jeune génération qui n'a pas vécu ces combats et même pour l'ancienne qui les a vécus mais qui a cessé de se battre. Un album 100% acoustique à écouter absolument.

Haddoum Kamela

## Actucult

**THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)**  
Mercredi 27 janvier à 19h : Concert de l'Orchestre symphonique national algérien, sous la direction du maestro Volodymyr Sheiko et avec la participation exceptionnelle de Louiza Hamadi (piano), de la soprano Olha Fomichova et du ténor Dmytro Kuzmin.  
Jeudi 28 janvier à 19h : Concert du groupe mexicain CoraSon de Mexico, dirigé par Alejandro Pinto. Prix du billet : 500 DA.  
**THÉÂTRE RÉGIONAL DE CONSTANTINE**  
Jeudi 28 janvier à 19h : Concert de

l'Orchestre symphonique national algérien, sous la direction du maestro Volodymyr Sheiko et avec la participation exceptionnelle de Louiza Hamadi (piano), de la soprano Olha Fomichova et du ténor Dmytro Kuzmin.  
**CENTRE CULTUREL AÏSSA-MESSAOUDI (21, BD DES MARTYRS, ALGER)**  
Jeudi 28 janvier à 19h : Concert «Mélodies arabes et brise flamenco», par Cani Mirzo et Neila Benbey (quartet). Entrée sur invitations disponibles au niveau de l'Institut Cervantès d'Alger et, ce, à partir du jeudi 21 janvier.  
**GALERIE D'ARTS AÏCHA HADDAD (84,**

**RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)**  
Jusqu'au 4 février : Exposition de peinture par l'artiste Abdellah Belhaïmer.  
**CENTRE CULTUREL MUSTAPHA-KATEB (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER-CENTRE)**  
Jusqu'au 30 janvier : Exposition d'arts plastiques «La note bleue» de l'artiste Samia Boumerdassi.  
**EZZOUART GALERIE DU CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)**  
Jusqu'au 28 janvier : Exposition de l'artiste Jaoudet Gassouma.  
**GALERIE D'ARTS SIRIUS (139, BD**

**KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)**  
Jusqu'au 31 janvier 2016 : Exposition de peinture «Sirocco» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.  
**MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER-CENTRE)**  
Jusqu'au 11 février 2016 : 7<sup>e</sup> Festival international de l'art contemporain (Fiac). Avec la participation de Clémentine Carsberg (France), Patrick Altes (France), Patrick Maïssa (France), Francisco Javier Ruiz Carrasco (Espagne), Yannis Stefanakis (Grèce), Paul Alden Mvoutoukoulou (Congo), Gastineau Massamba Mbongo (Congo),

les artistes algériens Fatiha Bouziane, Slimane Ould Mohand, Mohamed Skander, etc.  
**GALERIE D'ARTS ASSELAH-HOCINE (ALGER-CENTRE)**  
Jusqu'au 18 février : Exposition de peinture par l'artiste Abderrahmane Bekhti.  
**MUSÉE PUBLIC NATIONAL DE L'ENLUMINURE, DE LA MINIATURE ET DE LA CALLIGRAPHIE (PALAIS MUSTAPHA-PACHA, BASSE-CASBAH)**  
Du 26 janvier au 26 mars : Exposition «Le maître et ses disciples» en hommage à Mostefa Ben Debbagh.